

LE JOUR, 1950
28 MAI 1950

PROPOS DOMINICAUX

Dans le bruit où nous vivons, c'est une chose admirable que nos facultés restent en équilibre. Mais sont-elles encore en équilibre, pour un grand nombre ? Ou faut-il croire que des gens qui paraissent normaux sont, derrière les apparences, sans doute un peu désaxés ?

Dans ce bruit d'enfer, il y a une véritable folie. A l'heure plutôt matinale où nous écrivons, près d'un tournant de rue modeste, devant un jardin dont la vocation est d'être le plus paisible du monde, les voitures passent enragées, à la cadence d'une par deux secondes, et leurs klaxons impatients poussent leur colère jusqu'au ciel. C'est une gageure, dans une telle atmosphère, d'annoncer des "propos dominicaux". L'homme le plus doux, les nerfs les plus calmes y laisseraient leurs réserves de mesure et de patience.

L'usage des machines appelle des disciplines auxquelles nous ne voulons pas nous soumettre. La science est belle sans doute ; mais c'est la vie qui, par elle, le devient moins. Une véritable anarchie traverse les moteurs en marche.

Songez, seulement à la conjonction si courante de l'auto, de la radio et de l'avion, et dites-vous que la nuit comme le jour vous en avez le sonore bienfait.

Par une aberration du goût du populaire, pendant les semaines que le temps pascal se développe, tandis que la tradition veut que les mariages s'y multiplient, le cortège des mariées progresse dans le déchaînement des mêmes instruments affolés. Les sirènes de la guerre étaient moins obsédantes que cette persécution de l'homme libre par les ennemis du goût et du silence.

Et nous faisons leur place, certes, à ceux-là qui, par les clairs de lune où l'on évoque Beethoven, Chopin ou Debussy, vous déchargent dix fois, pour le plaisir, de puissantes armes à feu, à la face du ciel.

On comprend, au fond, pourquoi la paix est partout traquée : la vraie paix, la grande, celle que l'humanité espère et dont les nations désespèrent ; car toutes les nations ont leur part du terrible asservissement de l'homme à la machine, leur part de la course à l'abîme où nous conduisent les nouveautés de la vitesse livrées à la déraison humaine.

Même dans les grandes villes, naguère, l'existence pouvait être silencieuse et lente. **Maintenant, ce n'est plus la relative immobilité du sage, c'est la fuite qui sauve.** Nous pensons ce matin à l'histoire d'Akrivie, des "Souvenirs de Voyage" de Gobineau. Où êtes-vous, silences de l'Archipel, paix de Naxos, délices d'un jardin fleuri autour d'une maison blanche dans la vallée heureuse d'une petite île lointaine !

Le Liban, lui aussi, avait tout cela ; il faut maintenant suivre quelque sentier de montagne perdu pour en retrouver le parfum et le souvenir.